

L'ETHNOLOGIE A STRASBOURG

1991

ISSN 1148 3865

16.

SERIE "ALSACE"

SOMMAIRE

Jean MEYER

Trois vitraux de la collégiale de
Lautenbach

Pierre ERNY

Trois saints d'Alsace: sainte Aurélie,
sainte Huna, saint Ludan

Notes de lecture

- *Institut d'Ethnologie*, Faculté des Sciences Sociales, Pratiques Sociales et Développement
- *Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie* (CRIA)
- *Groupe d'Etudes et de Recherches Africaines de Strasbourg* (GERAS)
- *Groupe de travail « Astronomie et Sciences Humaines »*
- *Groupe de travail sur l'Orient Chrétien*
- *Association des Etudiants et amis de l'Institut d'Ethnologie*

Université des Sciences Humaines - 22, rue Descartes
67084 - STRASBOURG CEDEX

☎ 88.41.73.00

connue dans la mystique juive sous le terme de Schechina. C'est aussi un attribut du Logos divin (cf. Jean, 1, 4-5). Elle est debout sur la Lune, ce qui signifie la maîtrise de la vie instinctive. Ces deux luminaires sont aussi inséparablement reliés dans l'entité humaine, l'homme étant créé à l'image de Dieu. On peut donc voir dans la Femme céleste un archétype spirituel préfigurant l'humanité à venir. En effet, cette femme engendre un fils qui représente le Deuxième Adam, destiné à régner sur le monde. Son sceptre est une verge de fer qui symbolise l'esprit créateur de l'homme nouveau, mais aussi l'intelligence aigüe qui lui donnera la capacité de régner. D'après la doctrine paulinienne, ce Deuxième Adam est le Christ Jésus, dont l'âme vierge a été réservée depuis l'origine des temps pour s'incarner sur terre.

En comparant ces données avec celles du maître-autel baroque terminé en 1707 sous les auspices du prévôt Willemann, on peut constater que les mêmes réalités spirituelles ont inspiré les chanoines de Lautenbach à deux siècles et demi de distance. C'est encore la Grande Sophia qui est statufiée sur le maître-autel, mais légèrement en arrière de celui-ci pour ne pas éveiller les soupçons d'éventuels chasseurs d'hérésie, car il s'agit de toute évidence d'une reprise de la spiritualité byzantine. La couronne zodiacale et planétaire qui surmonte cette statue est suffisamment instructive de ce point de vue. Elle fonde symboliquement les relations entre le macrocosme et le microcosme, comme le voulait la logique des correspondances. La doctrine sophianique de la tradition orthodoxe et orientale semble donc s'être maintenue contre vents et marées dans cet établissement canonial, avec l'approbation tacite de la hiérarchie romaine, qui imposa pourtant une certaine discrétion, nécessaire face au monde des laïcs. Il est vrai que la réputation de la canonie de Lautenbach s'était répandue bien au-delà de ses limites géographiques et que ses théologiens étaient connus dans une grande partie du monde médiéval pour leur sagesse et leur compétence ecclésiologique.

Excursus

L'ancienne conception judaïque de la Sagesse (cf. Livre de la Sagesse, 22-23 et 35), comprise comme hypostase divine, se transforme dans la représentation chrétienne orientale en une personne indépendante, existant avant la création. Cette idée de la Sagesse divine entre dans une relation spéculative avec le concept du Logos préexistant qui, d'après Philon, est un fils de Dieu et de la Sophia. On en arrive ainsi à faire de la Vierge Sophia une hypostase de Dieu le Père lui-même, un aspect particulier aussi bien du Christ-Logos que du Saint-Esprit, une image de la Vierge-Mère immaculée et une personnification de l'Eglise.

En effet, en référence au texte de la Sagesse de Salomon où il est dit: "La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes", cette figure peut être comprise comme une personnification de l'Eglise chrétienne; elle érige un temple visible afin de pouvoir y habiter.

Ce personnage céleste réunit donc en lui plusieurs éléments apparemment contradictoires, qui apparaissent aussi dans sa représentation iconographique. Il porte les mêmes attributs que la Trinité suessentielle elle-même. Ce thème de la Sagesse divine, précosmique et universelle, qui a fortement préoccupé les Pères de l'Eglise, est inépuisable et requiert une mentalité théologique et mystériosophique particulière (d'après W. WEBER, Symbolik in der abendländischen und byzantinischen Kunst , Zbinden, Bâle, 1981, pp. 326-328).

2. Le combat de l'archange Michaël avec le Dragon (Apoc. , XII, 3-10)

Mais voici que la Femme céleste est attaquée par le Grand Dragon roux , symbole de Lucifer, à la suite de quoi elle est enlevée dans une partie cachée du désert. Cette situation est sans doute une des conséquences de la chute des anges, qui motiva l'intervention de l'archange Michaël et sa lutte avec le dragon. Selon l'Esdras, Lucifer et ses anges furent alors contraints de séjourner dans les parties inférieures du ciel, c'est-à-dire dans ce que les occultistes appellent le plan astral et qui correspond à la Psychosphère . En effet, selon l'Epître aux Ephésiens (Eph. , VI, 12), ces entités lucifériennes habitent "la région de l'air" (occulte), sphère subtile d'où elles essaient de s'attaquer à l'homme en agissant sur son corps psychique ou astral. Elles réussissent ainsi à paralyser les centres d'intégration dynamiques, qui permettaient à l'homme primitif de rester en contact avec le monde spirituel. C'est la chute des anges qui finit par provoquer celle d'Adam et d'Eve et leur expulsion du Paradis originel.

Il en résulte que la mission qui a été confiée à l'archange Michaël est en liaison étroite avec les exigences de la Rédemption. Elle correspond à la nécessité universelle de combattre et de vaincre le mal, et de communiquer en même temps à l'homme incarné les bienfaits de l'impulsion christique. Cette exigence implique notamment une intelligence et une puissance d'action combative surhumaines qui sont précisément la caractéristique de notre archange. En effet, le nom de Mi-ka-El , "Quis est sicut Deus ?" , "Qui est comme Dieu ?" , sonne comme un défi permanent aux oreilles des anges lucifériens.

Mais la mission de l'archange Michaël n'est pas seulement d'ordre cosmique. Il est également connu pour être l'ange 'psychopompe', chargé de guider l'homme vers son but céleste et de procéder à son jugement après la mort. Le symbolisme du vitrail de Lautenbach est significatif à cet égard. Dans l'un des plateaux de la balance que tient l'archange on voit en effet un petit buste d'homme, qui représente le prévôt de Lautenbach, nommé Georges d'Andlau (+ 1466). Cet ecclésiastique de haut rang est un des meilleurs représentants de l'Eglise d'Alsace du Moyen-Age. C'est lui qui sur l'ordre du pape a fondé l'Université de Bâle. Il fut en même temps chanoine de la cathédrale de cette ville, où il est enterré. Ce détail montre à quel point les chanoines de Lautenbach prenaient au sérieux la mission de l'archange, dont ils se considéraient comme partie prenante.

Remarquons encore dans ce vitrail un élément étonnant, qui relève de la pneumatologie ou science de l'esprit. En effet, l'archange Michaël porte sur son front un bandeau vert orné en son milieu d'un diamant, ainsi que la Fleur d'or ou fleur crucifère, bien connue des Irlandais. Il s'agit d'un symbole de la clairvoyance surmentale, de ce que certains docteurs de l'Eglise ont appelé la visio Dei. Le siège de cette faculté surnaturelle se trouve dans l'espace intersourcilier, appelé vulgairement le "troisième oeil", bien connu des brahmanes de l'Inde.

Un deuxième symbole, tout aussi extraordinaire, orne le vêtement de l'archange. Celui-ci porte en effet autour du cou un large bandeau décoré de gemmes et qui prend la forme d'un huit debout. Il s'agit de la lemniscate solaire, qui correspond au parcours des Energies divines dans le corps subtil des hommes dits pneumatiques. Dans son ouvrage, La hiérarchie céleste, Denys l'Aréopagite, le plus influent des Pères de l'Eglise d'Orient, a désigné ces énergies de "fleuves théarchiques", voulant dire par là qu'ils sont d'origine surnaturelle (cf. Jean, VII, 37-38).

Enfin, sur le point de décussation de la lemniscate initiatique, se trouve un énorme diamant sous la forme d'une petite rosace à huit lobes. C'est le symbole du Centre magnétique qui, d'après Boris Mouravieff, un spécialiste de la tradition ésotérique de l'orthodoxie orientale, constitue pour ainsi dire la centrale énergétique de tout l'organisme occulte. Chez les mystiques rhénans, ce centre de forces subtiles est appelé le "Coeur du Christ", ce dernier étant considéré comme le prototype de l'homme spirituel.

A partir de là, il devient clair que les chanoines de Lautenbach, ou du moins l'évêque Konrad von Bussnang, connais-

saient très bien la tradition ésotérique du christianisme, qui leur avait été enseignée d'abord par l'Eglise primitive d'Irlande, et plus tard du fait de leurs relations suivies avec l'Eglise orthodoxe d'Orient.

Excursus

Les origines historiques de la dévotion à l'archange saint Michel sont bien connues. D'une manière encore plus immédiate qu'à Constantinople, le sanctuaire de Gargano, situé en Italie du Sud, a influencé le culte de l'archange au cours du Moyen-Age européen. On y mentionne trois apparitions, qui auraient eu lieu au 8 mai 492, au 19 septembre 492 et au 29 septembre 493. La légende rapporte même que c'est l'archange en personne qui est descendu du ciel pour construire le sanctuaire.

Mais le récit de Gargano mentionne également l'intervention de l'archange Michaël dans les affaires terrestres. C'est sa puissance qui fit trembler la montagne durant la guerre des Napolitains. Quand les Sipontins ont découvert sur l'autel le "manteau rouge", cela fut également interprété comme une intervention de sa part. On lui attribue bien entendu l'action guérissante de la source qui sort du sanctuaire.

La légende ne connaît pas de distance entre les mondes sensoriel et suprasensoriel, les deux domaines s'interpénétrant d'une manière évidente et dramatique. Cette incursion immédiate de la puissance archangélique n'est pas seulement admise par les chrétiens qui cherchent de l'aide, mais également par leurs ennemis païens qui, sous le choc des événements, se font baptiser.

Comme il a été raconté à propos de l'homme de Laodicée qui a reçu "pendant la nuit" les ordres de l'archange, la légende de Gargano rapporte que l'évêque Laurentius de Siponto a entendu sa voix dans les mêmes circonstances. On peut voir ici une allusion à un exercice religieux requis pour se préparer à recevoir les inspirations michaéliques. C'est en effet "au cours de la nuit", c'est-à-dire d'un état contemplatif d'où est exclue la conscience diurne, que sont reçues réponses et ordres de l'archange. C'est seulement à un homme saint - tenu de se comporter le lendemain selon ces inspirations - qu'il est possible d'expérimenter ce côté nocturne de l'activité angélique. Pour cette raison, aucun profane ne se serait permis d'entrer de nuit dans la chapelle du sanctuaire de Gargano.

En Irlande même, la dévotion à l'archange apparaît dans les poèmes spirituels d'un abbé monastique, Moilruain de Tal-laght (+ 792), qui dit de l'archange: "Par sa sagesse qui apporte guérison et par son nom plein de splendeur, Michaël a délivré le cosmos du grand adversaire. Et dorénavant l'affreux malheur du monde, suscité par le poison de l'Antéchrist, qui entraîne la mort et la maladie, sera réparé" (d'après Johannes W. SCHNEIDER, Michaël und seine Verehrung im Abendland, Rudolf Geering Verlag, Goetheanum, Dornach, Suisse, 1981).

3. La lutte de l'humanité contre le dragon jeté sur la terre (Apoc. , XII et XIII)

Jusqu'ici le récit a fait état d'une lutte qui s'est déroulée dans le ciel entre diverses entités habitant le monde suprasensoriel. Mais ce combat va maintenant se transférer sur la terre habitée par les hommes, qui constituent l'enjeu final de cette guerre céleste.

L'Apocalypse parle en effet de l'apparition d'une première Bête, encore plus dangereuse que le Grand Dragon roux, et qui est Satan en personne (cf. Apoc. , XIII, 1-2). Cette Bête sort de la mer, c'est-à-dire qu'elle appartient non à la psychosphère ou au monde astral, mais à la biosphère, que les occultistes ont appelée "le monde éthérique". Son symbole est le lion ou la panthère tachetée. Il s'agit de deux "mansiones" ou sphères différentes, qu'il est nécessaire de bien distinguer si l'on veut comprendre le mode d'action de ces entités respectives.

Or l'entité satanique provient d'un ordre angélique encore supérieur à celui d'où sort Lucifer, comme l'a bien compris la spiritualité orthodoxe orientale. Ce fut aussi l'opinion des chanoines de Lautenbach, qui ont matérialisé cette conception dans le narthex roman de leur église.

Satan est en effet capable d'agir sur le corps vital ou éthérique de l'homme. C'est par là qu'il lui devient possible de tenter l'être adamique en lui insufflant de mauvaises passions, qui résultent de la perversion des facultés vitales. Celles-ci finissent par ruiner ou même par tuer les imprudents qui s'y adonnent, comme le montre le chapitre de l'Apocalypse qui décrit la Grande Prostituée de Babylone et les dix rois qui lui sont soumis (Apoc. , XVII, 1-2).

Cependant, l'entité satanique, appelée aussi Harrimane (ou Ahriman) par les rabbins juifs depuis le retour de l'Exil,

essaie, depuis la fin du Moyen-Age surtout, de s'infiltrer dans la nature pensante de l'homme, afin de l'enchaîner irrémédiablement au monde physique et terrestre. Il en est résulté la conception moderne de l'univers, athée et matérialiste.

Ce dernier fait implique la responsabilité de l'homme envers le monde angélique, car il pervertit de la sorte l'ordre divin institué par les puissances célestes. En se laissant inspirer par les puissances sataniques, il ne peut que hâter sa propre destruction ainsi que celle de son environnement.

Cependant, un passage de la Genèse affirme que la Femme écrasera la tête du Serpent sous son talon. Cela veut dire que l'humanité a été créée afin de vaincre la mal et peut-être même de rédimer finalement les anges déchus, ainsi que le voudrait une opinion théologique courante dans l'Eglise orthodoxe. En ce sens, l'humanité représenterait en quelque sorte une médecine cosmique, destinée à favoriser la rédemption universelle. Or le rédempteur est précisément le Christ, qui s'est incarné en vue de sauver l'humanité en même temps que toute la création. Nous sommes ici en pleine spiritualité michaëlique.

Mais le vitrail central nous invite en plus à associer la Femme céleste de l'Apocalypse à cette entreprise rédemptrice, et de ce fait nous nous retrouvons en pleine sophiologie byzantine. Ici la Grande Sophia n'est autre que l'aspect hypostasié de Dieu le Père, qui agit aussi d'une manière indissociable à travers les autres personnes divines du Fils et du Saint-Esprit. Analogiquement, la Petite Vierge Sophia est représentée par la Vierge Marie. Ceci explique que dans l'iconographie de Lautenbach on trouve à la fois les représentations de la Vierge-Mère dans le tableau votif et de la Femme céleste de l'Apocalypse dans le vitrail du chœur.

La spiritualité de Lautenbach, qui est d'ordre michaëlique et apocalyptique, requiert donc la nécessité d'une lutte implacable contre les deux entités mauvaises, représentées par la fausse, mais double hypostase Lucifer et Satan. Cette lutte commence dans l'âme de chaque disciple et se prolonge, après l'acquisition de l'état parfait qui équivaut à l'équilibre du principe de la Balance, dans le domaine extérieur, mais par des armes purement spirituelles. Telle est effectivement la méthode spécifique adoptée par la canonie de Lautenbach, qui correspond également à la contemplation active. Cette méthode s'est révélée pleine d'efficacité, comme ce fut le cas chez le célèbre Manegold de Lautenbach, qui introduisit dans ces lieux la règle des chanoines augustins, dont la mission était à la fois contemplative et active. Le

choix du double patrocinium de saint Michel archange et de saint Gangolphe répond parfaitement à ce double engagement collectif.

4. Saint Gangolphe et l'ethos mystique de l'Apocalypse (Apoc. , XII).

Cependant, la mission de l'archange Michaël ne peut être accomplie sans le concours actif de l'humanité, c'est-à-dire de ceux que le texte apocalyptique appelle les "frères de l'archange" (XII, 10-11). Entre alors en ligne de compte l'ethos mystique de l'Apocalypse, qui constitue à première vue un aspect très étonnant de la vie morale chrétienne.

Ce nouvel aspect de la spiritualité de Lautenbach est représenté par un prototype personnel de la sainteté, qui a donné lieu à une légende très révélatrice de la mentalité médiévale. Il s'agit de saint Gangolphe, un chevalier bourguignon du haut Moyen-Age, qui fut le conseiller et le compagnon du roi Pépin-le-Bref.

Si saint Gangolphe a été choisi comme deuxième patron de la canonie de Lautenbach, ce fut pour des raisons de pastorale, dans le but de protéger la femme qui, dans la société d'alors, souffrait d'une infériorité sociale manifeste. Les obligations du clergat imposaient aussi à ses adhérents de s'occuper des laïcs.

Selon la légende, saint Gangolphe doit être considéré comme le protecteur de la femme et des épouses, ainsi que des maris trompés. Mais de cette manière, il devient pour ainsi dire le "lieutenant" d'un second archange, qui en Orient est considéré comme le représentant du Principe féminin majeur, notion qui s'est complètement perdue chez nous. Il s'agit de l'archange Gabriel, qui a annoncé à la Vierge Marie la venue du Sauveur.

Notons ici que les deux archanges Michaël et Gabriel sont toujours associés dans les iconostases byzantines. Il ne serait donc pas étonnant que les chanoines de Lautenbach, en bons connaisseurs du monde des icônes, ce dont témoigne le maître-autel baroque de la collégiale, eussent connu cette particularité de la liturgie orientale.

Cette association de la Vierge-Mère avec les deux archanges Michaël et Gabriel est attestée encore bien plus ancienne-

ment dans l'iconographie de l'Eglise copte. Dans le monastère Saint-Jérémie (Deir Abba Armia), situé non loin de la pyramide de Saqqara, au sud du Caire, et datant des Ve et VIe siècles, certains murs sont décorés de fresques que les archéologues ont redécouvertes au XIXe siècle. Sur la niche centrale d'une cellule, une Vierge Galactrophousa (Virgo lactans , Vierge nourricière) est représentée entre les archanges Michaël et Gabriel. Ce type iconographique a fait son apparition à une époque proche de l'acceptation du dogme de la Theotokos (cf. Le monde copte , 16, Limoges, 1989).

Mais il y a une divergence fondamentale entre l'attitude typiquement extravertie du saint archange Michaël et la mentalité plutôt introvertie du saint chevalier Gangolphe. Ces attitudes relèvent dans leur diversité d'une prise de conscience spécifique. Alors que le mode d'action de l'archange Michaël apparaît inspiré par un esprit combatif d'une extrême violence, l'attitude de saint Gangolphe témoigne au contraire d'une passivité complète. Ce type de sainteté est caractérisé en effet par l' apatheia , l'absence de passions, qui relève de l'enseignement des Pères du désert et qui est le propre de la vie érémitique, dont notre saint s'est rapproché dans la dernière partie de son existence.

L'iconographie du vitrail qui représente saint Gangolphe nous renseigne fort bien à cet égard. La lance du chevalier repose en effet sur le sol et ne possède donc qu'une fonction décorative. Par contre, le bouclier symbolise le combat passif du personnage contre les tentations sataniques.

Il y a en effet deux manières distinctes de combattre le mal. La première réside dans la lutte inamissible et active contre les forces hostiles à Dieu. Ce combat est plein de risques, car l'ennemi use de force et de ruse; il exige une volonté sans faille, alliée à une intelligence supérieure. La seconde réside dans la force d'inertie qu'oppose le disciple du Christ aux tentations démoniaques, ce qui présuppose une attention constante, une maîtrise absolue de soi et beaucoup de patience envers soi-même. C'est ce dernier parti qu'aura choisi le saint chevalier Gangolphe, sachant que le mal ne peut être vaincu que par le bien.

Ces deux modes d'envisager la vie spirituelle sont en rapport aussi avec la polarisation universelle qui régit la création. Dans les vitraux de Lautenbach, l'archange Michaël représente en effet l'aspect solaire ou masculin, alors que saint Gangolphe, "lieutenant" de l'archange Gabriel, est mis en relation avec l'aspect lunaire ou féminin de la création. Pour la même raison, l'archange Michaël, dans le vitrail de la collégiale, porte une cuirasse d'or, qui est la couleur

par excellence du Soleil, alors que saint Gangolphe est vêtu d'une cuirasse d'argent, qui est la couleur de la Lune. Mais ces deux luminaires se complètent. On ne peut pas être vraiment chrétien, écrit saint Bonaventure, le grand docteur de l'Eglise franciscain, dans ses Collationes in Hexaemeron (XX, 3), si l'on n'a pas réuni les deux luminaires, Soleil et Lune, dans son firmament intérieur. Les traits de nos deux personnages répondent à cette double attente. La figure de l'archange est pleine d'une énergie soutenue et agressive, tandis que celle du saint chevalier accuse une douceur toute féminine.

Un autre détail important caractérise l'attitude dévotionnelle de saint Gangolphe. Sur son écusson figure le monogramme chrismatique J.H.S., surmonté d'une petite croix et accompagné d'un buisson de roses. Ce monogramme se traduit: "Jesus Hominum Salvator", Jésus Sauveur des hommes, tandis que les roses se réfèrent à la nature divinisée par l'action du Saint-Esprit, qui renouvelle l'homme naturel (cf. Ephes, IV, 22-24) en l'imprégnant des effets de la grâce sanctifiante et en le dotant des vêtements de l'homme nouveau.

Très curieusement, cette représentation associe donc les deux symboles de la Rose et de la Croix, ce qui n'est pas sans rappeler un poème de J.W. von Goethe, où ce dernier fait allusion à un centre mystérique, qui n'est pas autrement localisé; mais, dit-il, parmi les sigles qui ornent les murs du sanctuaire conventuel se trouve le symbole de la rose alliée à la croix: il s'agit d'une communauté rosicrucienne, dont la spiritualité est fortement teintée de ferveur mystique.

Le rapprochement avec la canonie de Lautenbach ne peut être évité, puisque le symbolisme Rose + Croix y est clairement présent dans le vitrail de saint Gangolphe. On sait qu'il est le support d'une spiritualité d'origine orientale, dérivée plus précisément de l'hésychasme byzantin. Or les chanoines de Lautenbach ont entretenu pendant des siècles des relations avec l'orthodoxie, dans des villes d'Italie du Nord où ils faisaient une partie de leurs études. C'est également de l'Orient chrétien que le célèbre Gottesfreund aus dem Oberland (l'Ami de Dieu de l'Oberland) a ramené la tradition hésychaste, qu'il a transmise à son disciple, le moine dominicain Jean Tauler. Dans le sermon 27 de ce dernier, dont on sait qu'il fut donné dans le couvent Unterlinden de Colmar, on retrouve et la méthode et la terminologie hésychastes. Et sur le tableau votif de Lautenbach (peint vers 1460), saint Gangolphe, debout, tient dans sa main gauche une lance munie d'un fanion crucifère et pose sa droite sur sa poitrine; sur sa cuirasse, à l'endroit du coeur, on pouvait voir (avant la restauration du tableau en 1974) un pe-

tit soleil qui représente le cor occultum , ou le Soleil du coeur , traduisant iconographiquement le "Coeur du Christ" de la mystique rhénane. Il y a donc une certaine probabilité qu'il ait existé une parenté secrète entre la vie intime de la canonie de Lautenbach et le rosicrucianisme primitif. Dans cette optique, saint Gangolphe, qui porte sur son écu les symboles associés de la Croix et de la Rose, peut apparaître comme le type par excellence du chevalier rosicrucien. Remarquons aussi que Christian Rosenkreuz, le promoteur plus ou moins mythique de ce mouvement spirituel, aurait été, selon une légende qu'il est évidemment impossible de vérifier, sacré chevalier de la pierre d'or philosophale (eques lapidis aurei) dans un monastère inconnu au cours de l'année 1459. Cet adoubement signifie que le héros de la légende rosicrucienne était présenté comme un adepte de l'alchimisme philosophique de la Renaissance.

Si l'on examine à présent, parmi les stalles gothiques qui ornent le chœur de la collégiale, la place qui fut occupée par le prévôt Georges d'Andlau (+ 1466), on constate la présence d'une sculpture étonnante qui figure sur l'accoudoir. Elle est constituée d'une pierre cubique à l'état brut surmontée d'une tête de mort. On aura reconnu là le symbolisme de l'oeuvre au noir de l'alchimie, le cube étant d'autre part une image de la pierre philosophale. Ce détail indique clairement que Georges d'Andlau était un adepte de l'alchimisme et de l'hermétisme de la Renaissance.

Un dernier détail attire l'attention dans ce vitrail de saint Gangolphe. Le casque du chevalier, surmonté d'un panache rouge, repose devant lui sur le sol, ce qui signifie que le combat, ici la quête spirituelle, sont arrivés à leur fin, et que le pari de la sainteté a donc été gagné. La couleur du panache, selon une mode vestimentaire bien établie au Moyen-Age, révèle l'état d'esprit de son propriétaire. Il est d'un rouge flamboyant, ainsi que le pourpoint et les chausses. Dans la symbolique des couleurs, le rouge signifie le triomphe du sang, des passions et des désirs. Dans l'alchimie philosophique, le Lion rouge indique par analogie la nécessité, pour le disciple de la voie de transformation, de vaincre ses passions et de devenir maître de lui-même. On ne pouvait mieux caractériser en images la voie spirituelle qui fut le propre de ce saint bourguignon.

Ce vitrail est donc riche d'un enseignement théologique et moral. La vue de ce saint personnage en armure, qui représente la lutte contre le mal et le triomphe du bien devait impressionner favorablement des fidèles qui cherchaient un modèle à imiter. L'art religieux finit ainsi par avoir va-

leur de sermon, et le but d'enseigner par les images était atteint dans la plénitude des formes et des couleurs. Telle est l'une des caractéristiques essentielles de l'art du vitrail du Moyen-Age.

Annexe 1

La légende de saint Gangolphe a donné lieu à une grande vénération de ce saint personnage et à la création d'un lieu de pèlerinage qui lui est dédié par la canonie de Lautenbach. Une chapelle a été érigée à Schweighouse, un lieu-dit proche de Lautenbach, où le patrocinium est fêté le premier dimanche du mois de mai. Saint Gangolphe y est présenté comme le protecteur de la femme et de la fidélité conjugale.

D'après la légende, le chevalier Gangolphe a quitté ses terres et son château pour aider le roi Pépin-le-Bref dans ses entreprises guerrières. Il devint l'ami et le conseiller du roi. Mais en son absence, son épouse Ganéa fut séduite par l'administrateur du château. A son retour, Gangolphe, alerté par la rumeur publique, fit subir à son épouse l'épreuve de l'eau, qui consiste à plonger son bras dans une fontaine. Or Ganéa l'en retira noirci et comme brûlé. Loin de punir son épouse infidèle, Gangolphe se retira du monde et finit assassiné par son ennemi et rival.

Mais si l'on considère les violentes diatribes prononcées de tout temps par les directeurs du pèlerinage, on remarque que l'infidélité conjugale n'était pas seule en cause. Ganéa est présentée comme une créature démoniaque, introduite dans les pratiques de la magie noire par l'administrateur félon du château. Cette accusation est plus grave et équivaut à une condamnation sans retour. Elle est adressée à l'ensemble de la population de Lautenbach, qui était connue au Moyen-Age pour pratiquer la sorcellerie, la divination et d'autres activités jugées hautement répréhensibles. En ce sens, le pèlerinage de saint Gangolphe répond à des nécessités pastorales et à une situation historique précise, qu'avaient déjà rencontrée les moines missionnaires d'Irlande à leur arrivée dans la vallée.

Le saint chevalier apparaît dès lors comme un type spirituel des plus aimables, qui récapitule un ensemble de qualités et de fonctions propres à faire de lui un exemple de vie chrétienne. Le peuple ne s'y est pas trompé. Ce pèlerinage éminemment populaire dans ses diverses manifestations, suscite jusqu'à nos jours un empressement et une ferveur qui laissent penser que la dévotion à ce saint ne s'éteindra pas de si tôt.

Annexe 2: Le chassé-croisé de l'iconographie dans le narthex et dans le chœur de la collégiale de Lautenbach

Au cours de notre analyse, nous avons pu observer que les thèmes théologiques et symboliques des trois vitraux de la collégiale étaient inspirés par la doctrine de l'Apocalypse johannique, cet écrit ayant eu une résonance particulière dans l'Eglise primitive d'Irlande.

Du point de vue archéologique, ces thèmes scripturaires se retrouvent déjà dans la symbolique du narthex roman (ca. 1125-1140). En effet, dans les impostes du côté gauche, le sculpteur a représenté un homme nu, agenouillé sur un dragon qui s'apprête à dévorer un enfant, symbole de l'âme humaine, et il lui écarte de force les mâchoires. Dans l'art médiéval, seuls Adam, Eve, et le Christ, étaient représentés nus. En concordance avec les autres sculptures de ce narthex, il ne peut s'agir en l'occurrence que du Christ victorieux du Grand Dragon roux de l'Apocalypse (XII, 3-4).

Le Dragon est une image de Lucifer, entité qui agit dans la psychosphère ou sphère de l'astralité. Il équivaut d'autre part à l'ange Abaddon de l'Apocalypse, qui règne dans le premier enfer, lieu qui correspond à ce que l'on appelle aujourd'hui Purgatoire.

Par contre, sur le côté droit du narthex, on voit Satan en personne précipitant de vieux débauchés en enfer. Il s'agit cette fois-ci du "deuxième enfer" de l'Apocalypse, où règne la Grande Prostituée (XVII, 1-18). Satan agit en effet dans la biosphère (cf. Apoc. XIII, 1), désignée par le terme symbolique de "mer", liée à l'élément liquide, "amniotique", d'où naissent tous les êtres animés. L'Apocalypse montre la première bête sortant de la "mer" considérée comme la sphère du vivant.

Quant au "troisième enfer", qui constitue la Géhenne du Feu, (cf. Apoc., XIX, 20; XX., 9-10, 14-15), il n'en est pas fait état, étant donné qu'il ne sera ouvert qu'à la fin des temps (cf. Matth., XIII, 38-42; 49-50).

Les théologiens de Lautenbach font donc une distinction nette entre les deux entités démoniaques, Lucifer et Satan, qui, selon la doctrine de Diadoque de Photicée (vers 450), constituent une double, mais fausse hypostase. Cette conception théologique a encore cours aujourd'hui dans l'Eglise orthodoxe d'Orient et elle paraît indispensable pour comprendre l'activité subtile qui résulte de l'influence malé-

fique de ces entités dans les "formes du corps" de l'homme naturel. L'existence de ces formae corporeitatis fait partie de l'enseignement commun des anciens auteurs, et c'est pour l'avoir refusée que saint Thomas d'Aquin a subi une excommunication majeure qui ne fut levée que vingt ans après sa mort. Il y a là une nouvelle preuve que les chanoines de Lautenbach eurent très tôt connaissance de la démonologie orthodoxe, et que la spiritualité michaélisque, qui est aussi d'origine orientale, est restée vivante au sein de leur communauté au moins un demi millénaire.

Annexe 3: Les origines scripturaires de la pneumatologie chrétienne

La pneumatologie ou science de l'esprit est une connaissance sacerdotale qui connut un important développement aux premiers siècles du christianisme, ainsi que pendant toute l'époque médiévale. Ce sont surtout les théologiens des ordres monastiques qui se préoccupèrent de cette science rattachée à la théologie mystique. Etant donné le contenu ésotérique de la pneumatologie, elle ne pouvait être communiquée à tout venant et elle resta le plus souvent une connaissance réservée.

Cette situation se complique encore du fait que la pneumatologie comporte une étude approfondie des états intermédiaires qu'englobe aujourd'hui le terme de parapsychologie. Elle ne peut être comprise sans la doctrine de l'hylémorphisme universel, ni sans celle de la phénoménologie occulte qui dérive en partie de la "théologie naturelle", dont le représentant le plus connu a été le fameux Raymond Lulle, un mystique catalan du XIII^e siècle.

Parmi les enseignements qui caractérisent le mieux la pneumatologie chrétienne - qui est aussi une pneumatosophie, c'est-à-dire une connaissance sapientielle - on peut citer la doctrine des sens spirituels et celle de l'aura, qui ont été développées d'une manière très remarquable par la tradition orientale, beaucoup plus concernée par les thèmes johanniques que l'Eglise latine d'aujourd'hui.

1. La doctrine des sens spirituels

Les principes de cette doctrine mystagogique se trouvent déjà dans l'Ancien Testament et le prophétisme juif. On peut citer notamment le livre d'Ezéchiel dans son chapitre X, qui était interdit de lecture avant l'âge canonique de quarante ans, étant donné son contenu ésotérique.

Dans le Nouveau Testament, les sens spirituels sont notifiés par un texte de Luc, XI, 35, qui traite de la vision à l'aide d'yeux devenus "clairs", ou un texte d'Ephésiens, I, 19 qui mentionne les "yeux du coeur" permettant de voir réellement les merveilles de l'existence divine. Il est significatif que la Traduction Oecuménique de la Bible (TOB) ait extirpé ce passage !

Parmi les Pères de l'Eglise qui ont enseigné la doctrine des sens spirituels, il faut d'abord mentionner Clément d'Alexandrie: dans son Protreptique, il déclare que ceux qui ne possèdent pas la faculté de la vision divine sont des aveugles, fussent-ils évêques. Dans la même lignée alexandrine, Origène fut au IIIe siècle le principal théoricien des sens spirituels et de la visio Dei. On pourrait citer sur ce sujet plus de cinquante textes essentiels tirés des Pères de l'Eglise grecs (cf. Vladimir LOSSKY, Vision de Dieu, Delachaux et Niestlé, Neufchâtel). On trouve chez les docteurs latins des positions identiques, notamment chez saint Augustin, Grégoire-le-Grand, saint Bonaventure et le cardinal Nicolas de Cuse. Le pape alsacien Léon IX signait avec des rota, équivalant des gelgel d'Ezéchiel, qui représentent les centres de perception du corps subtil. Mais le principal initiateur de cette doctrine reste Denys l'Aréopagite, qui décrit les sens spirituels dans la Hiérarchie céleste (XV, 337D-340A). Il s'agit donc là d'un enseignement ecclésiastique tout à fait traditionnel.

2. La doctrine de l'aura

Il faut à présent se demander quel est l'objet de cette faculté de clairvoyance. Or, dans le vitrail central de Lautenbach, nous voyons la Femme céleste de l'Apocalypse entourée de l'aura spirituelle, la plus haute manifestation d'un phénomène suprasensible qui, comme telle, est qualitativement supérieure à l'aura astrale. Il s'agit d'une émanation du corps spirituel (cf. 1Cor., XV, 44) ou phénomène de l'Assomption, ce qui suppose une parenté, sinon une certaine identité entre la Femme céleste et la Vierge Marie. Cette aura est constituée de milliers de rayons de lumière céleste, ce qui l'apparente au rayonnement du soleil.

La doctrine de l'aura fait partie du legs essentiel de l'Eglise d'Orient, comme en témoignent déjà les oeuvres du Grand Macaire au IVe siècle. Cette doctrine a été fidèlement reprise par l'hésychasme byzantin et le palamisme grec. Enfin, de nombreuses icônes représentent le phénomène de l'aura. L'ouvrage de Walter Weber, Symbolik in der abendländischen und byzantinischen Kunst (Zbinden, Bâle, 1981, 2 vol.) fait remarquablement le point sur cette question. Dans une première partie, l'auteur décrit les différentes ver-

sions de l'aura dans les oeuvres peintes de l'Orient et de l'Occident chrétiens. Dans la seconde partie, il aborde l'aspect théorique et pneumatologique de la question, faisant preuve d'une connaissance remarquable de l'hésychasme et de son prolongement le palamisme.

3. Le jardin du Siracide et les fleuves théarchiques

Déjà dans l'Ancien Testament, chez le Siracide, il est question d'un jardin secret arrosé par des fleuves, qui finissent par former une mer. Ce texte demande une exégèse spirituelle ou anagogique, destinée à nous introduire dans un monde qui dépasse nos facultés ordinaires (XXIV, 29-31).

Dans la Hierarchie céleste (II, 5, 144D), Denys l'Aréopagite parle de l'"eau porteuse de plénitude vitale qui, pour parler par symboles, pénètre dans les entrailles et y fait jaillir des fleuves au flot irrésistible." Il s'agit là bien entendu des "fleuves d'eau vive" de Jean, VII, 38, que l'Aréopagite rapproche des "fleuves théarchiques" issus de la divinité elle-même (Apoc. , XXII, 1).

Ces notions sont bien connues d'Origène: il décrit ainsi les "Energies divines" qui parcourent en le vivifiant le corps subtil du disciple: "Il y a en toi une nature d'eau vive, il y a des artères intarissables et des courants d'irrigation, les veines et les courants du sens raisonnable, si toutefois ils ne sont pas obstrués de terre et de décombres. Mais emploie-toi à creuser la terre et à la nettoyer des ordures, c'est-à-dire à repousser la paresse et à secouer la torpeur du coeur."

On ne pouvait mieux décrire la réalité phénoménologique du processus de transmutation divinisante du corps vital, désignée dans la légende du Saint-Graal par le terme de "liquéfaction du coeur". Elle équivaut au texte johannique déjà cité: "Celui qui a foi en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein" (XVII, 35). Cet organisme subtil, bien connu dans les cercles monastiques celtiques de Iona, est appelé par les mystiques rhénans "Coeur du Christ". Le lavacrum (bassin de lavage) du couvent des Dominicaines de Colmar lui fut dédié: encore une allusion à l'"eau vive" de l'Evangile.

4. Le Soleil du Coeur

Un autre symbole, que l'on trouve dans le tableau votif de la collégiale, nous rappelle un phénomène important de la pneumatologie chrétienne: c'est le "soleil du coeur" que porte sur sa poitrine le chevalier saint Gangolphe. Ce détail a malheureusement été supprimé en 1974 lors de la restauration par les Beaux-Arts. Heureusement nous sommes en mesure d'en présenter une photographie en couleurs effectuée avant le départ du tableau. Selon la théologie symbolique, le soleil est l'image de Dieu et le coeur est l'image du soleil dans l'homme.

Or il s'agit en réalité d'un organisme subtil, qui est bien connu aussi de la tradition ésotérique de l'orthodoxie orientale, où il figure sous le nom de "centre magnétique" (cf. Boris Mouravieff, Gnôsis, La Colombe, Paris-Neufchâtel). Il est au centre de l'hésychasme byzantin et du palamisme, en relation avec la "prière du coeur". La dévotion au Coeur de Jésus est déjà recommandée par saint Jean Climaque, higoumène du couvent de Sainte-Catherine du Sinaï au VI^e siècle, dont les écrits furent lus et commentés dans tous les couvents latins du Moyen-Âge. Ce fait d'un oecuménisme certain se retrouve dans la canonie de Lautenbach: la dévotion au Coeur du Christ s'y manifeste en particulier dans le symbolisme du monogramme chrismatique qui figure sur le buffet du maître-autel baroque. Lorsque le soleil se couche en hiver et pénètre par la porte ouverte du sanctuaire, un rayon de lumière touche ce sigle en le faisant resplendir d'un éclat céleste.

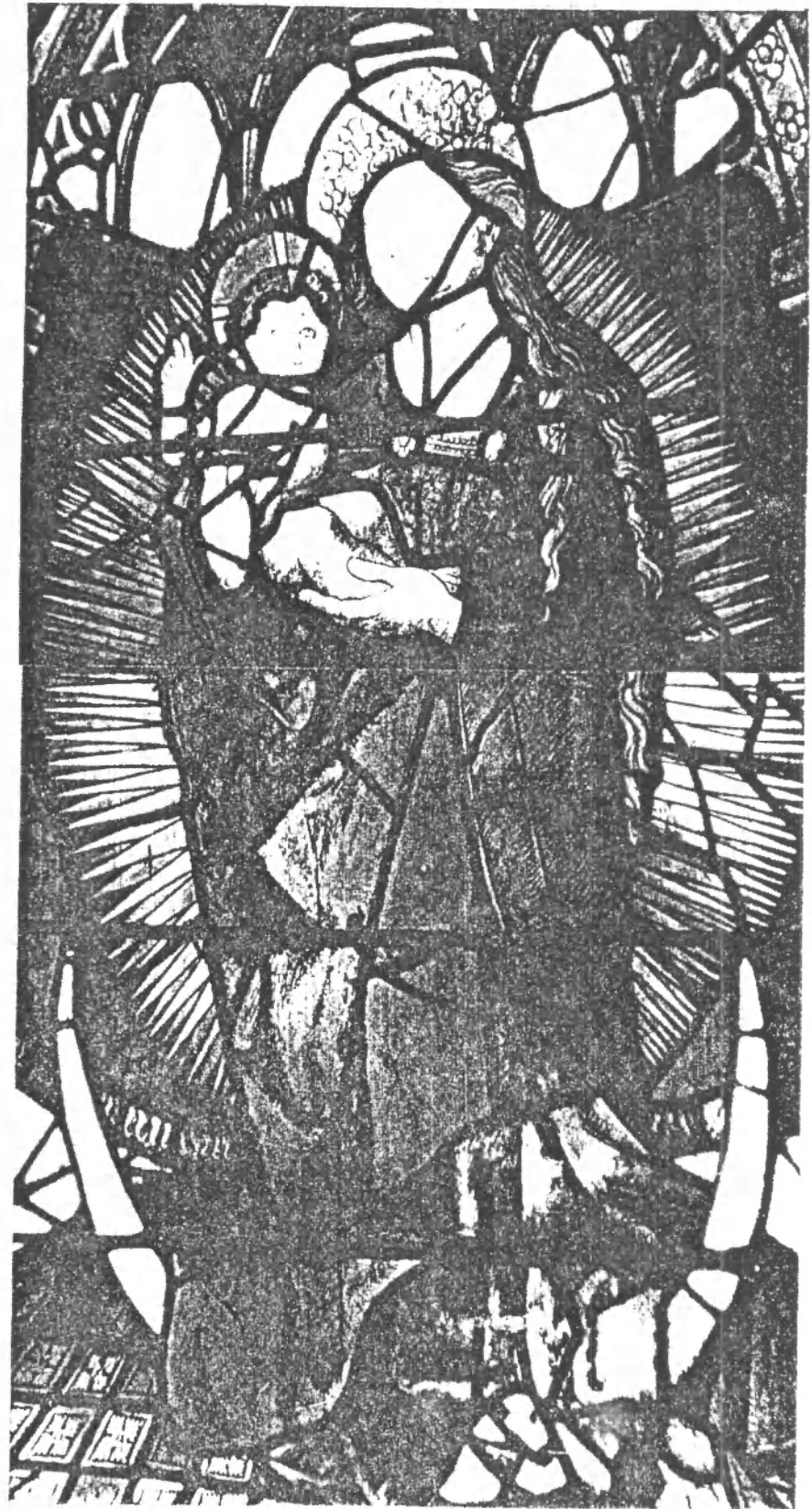
CONCLUSION

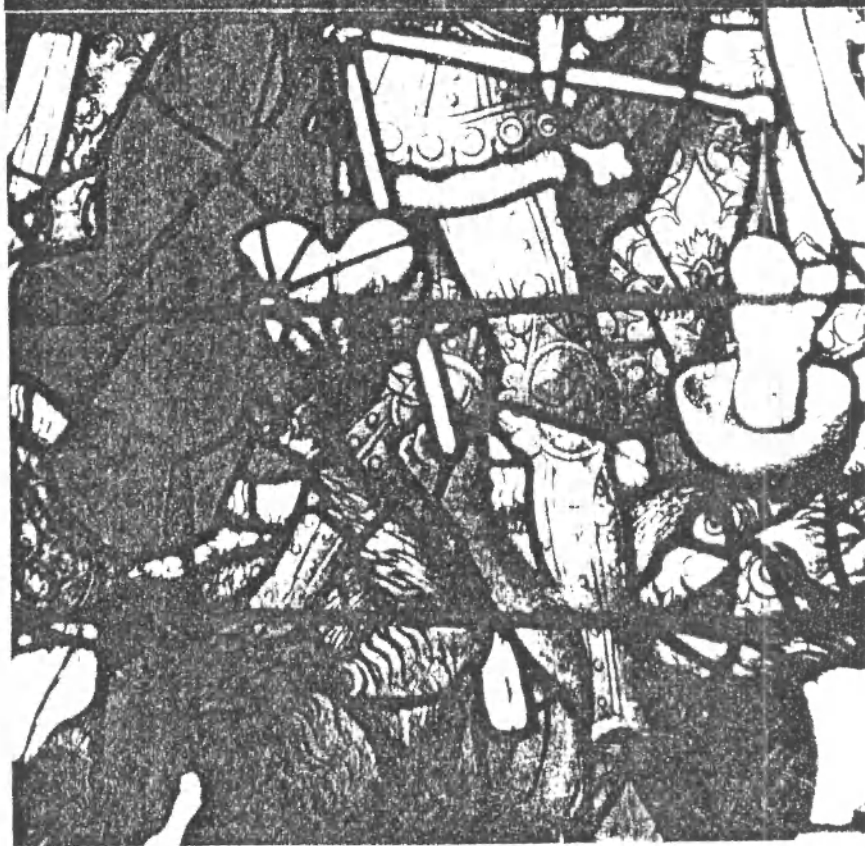
La spiritualité de Lautenbach a puisé ses origines à des sources très diverses, pour finir par constituer un ensemble doctrinal cohérent, ancré dans la tradition ecclésiastique d'Orient et d'Occident. Elle a tout d'abord été inspirée par l'Eglise primitive d'Irlande, dont les missionnaires ont introduit en 811 le culte de l'archange Michaël. Vers 1125, sinon déjà plus tôt, ce patrocinium fut complété par celui de saint Gangolphe, le chevalier bourguignon. Enfin, le troisième patron de la collégiale, qui est la Vierge Marie, est adopté vers 1450 par la communauté des chanoines.

Ce triple patronat est représenté dans le tableau votif (ca. 1460) , où voisinent les figures de la Vierge-Mère, de l'archange Michel et de saint Gangolphe. Elles se retrouvent dans les trois vitraux du chœur (1467) avec la différence que la Vierge-Mère incarnée est remplacée par la Femme So-laire de l'Apocalypse. Ce triple patronat constitue un ensemble de prototypes spirituels qui répondent à une synthèse théologique de la plus haute signification et qui restent reliés indissolublement par le symbolisme de l'Apocalypse johannique.

Envisagée dans sa spiritualité, la doctrine religieuse des chanoines augustins de Lautenbach englobe aussi bien des thèmes provenant de l'Eglise primitive d'Irlande que de l'Eglise orthodoxe d'Orient et de l'Eglise latine. Ce pluralisme permet de parler d'un véritable oecuménisme avant la lettre. La canonie du Florival a ainsi tenu un rôle de précurseur de l'ère moderne, dans laquelle la doctrine apocalyptique et michaëlique, nonobstant ses exigences radicales, pourrait s'imposer comme élément rénovateur à la civilisation chrétienne de l'avenir.

Les trois vitraux, qui figurent au chœur de la collégiale de Lautenbach, font partie de ce trésor ecclésiastique du Moyen-Age, qui constitue l'un des aspects les plus grandioses de l'histoire de la chrétienté et qui touche par là-même au but final de l'humanité.







Pierre ERNY

TROIS SAINTS D'ALSACIE

- SAINTE AURELIE**
 - SAINTE HUNA**
 - SAINT LUDAN**
-

SAI N T E A U R E L I E

Non loin de la gare de Strasbourg s'élève l'église Sainte-Aurélié. Le culte de cette vierge est un des plus anciennement attestés dans notre région. On ne sait rien de précis sur sa vie, mais la légende l'a présentée comme une compagne de sainte Ursule.

LA LEGENDE DE SAINTE URSULE

Le général romain Maximus, auteur d'un soulèvement en Grande-Bretagne, passa avec son armée en Gaule, écrasa son rival Gratien et se proclama empereur. Comme il devait sa victoire principalement au courage des soldats bretons, il leur fit don de terres fertiles dans le Nord de la Gaule après en avoir chassé les habitants. Pour repeupler et mettre en valeur cette région, le chef de la légion de Bretagne envoya une délégation dans sa patrie pour demander au roi d'envoyer des femmes pour ses soldats. Lui-même brigua la main de la fille du roi, Ursule, qui se distinguait par sa beauté, son intelligence et sa piété. Le roi de Bretagne accepta et un grand nombre de jeunes filles fut choisi et rassemblé afin d'être transportées en Gaule.

Mais lors de la traversée, une violente tempête déporta les navires vers les Pays-Bas. Ursule et ses compagnes remontèrent le Rhin jusqu'à Cologne. Là elles tombèrent sur une armée de Huns. Les barbares se précipitèrent sur les jeunes filles. Ursule les exhorta au courage: mieux valait mourir que de renier sa foi et de perdre son innocence. Mis en fureur par leur résistance, les Huns les percèrent de flèches. Elles entrèrent ainsi au ciel comme vierges et martyres au nombre de onze mille.

La légende a beaucoup brodé autour de cette histoire du fait que le culte de sainte Ursule et de ses compagnes était extrêmement populaire. C'est ainsi qu'on a prétendu que toute cette caravane féminine est d'abord partie en pèlerinage à Rome, et que ce n'est qu'au retour qu'elle a été martyrisée à Cologne. Ce détail est important, car c'est là que la légende de sainte Aurélié se greffe sur celle de sainte Ursule.

LA LEGENDE DE SAINTE AURELIE

La légende a fait de sainte Aurélié une compagne de sainte Ursule.

Au retour de Rome, la jeune fille aurait été atteinte à Bâle d'une forte fièvre. Trois autres jeunes femmes demeurèrent avec elle: Einbette, Worbette et Wilbette. Ensemble elles descendirent le Rhin, mais Aurélie dut être portée à terre et elle mourut à Strasbourg un 15 octobre.

Cette légende est cependant très tardive (XI^e ou XII^e siècle), et historiquement rien ne permet d'affirmer qu'Aurélie a été effectivement une compagne de sainte Ursule venue avec elle de Grande-Bretagne. Son nom a une consonance plutôt méridionale et romane.

L'ANCIENNETÉ DU CULTE

La seule chose vraiment certaine, c'est que le culte de sainte Aurélie en notre région est extrêmement ancien. Voici quelques données à ce sujet:

- Le nom et le jour de la naissance au ciel de la sainte figurent dans le martyrologe du diocèse de Strasbourg dès le IX^e siècle.
- La tombe de sainte Aurélie était un lieu de pèlerinage très fréquenté, célèbre par ses miracles. Le culte est attesté depuis le VII^e siècle, et en 801 une chapelle y fut érigée.
- Il est attesté que l'Irlandais saint Colomban, abbé de Luxeuil, mort en 615, qui dans ses pérégrinations passa par Strasbourg, a déposé des reliques de sainte Aurélie dans une église de Bregenz en Autriche, près du Lac de Constance.
- Au IX^e siècle, l'évêque Ruthard, de retour de l'abbaye de Corbie où il avait été envoyé en exil par l'empereur Othon I. pour avoir pris contre lui le parti de Louis, roi de France, fit bâtir près de Strasbourg une église en l'honneur de la sainte, probablement à l'emplacement de l'ancienne chapelle. Cette église devint la paroisse de tous les habitants qui demeuraient en dehors de la ville du côté de Koenigshofen. On l'appelait "l'église des jardiniers". Cette paroisse comprit jusqu'en 1392 le village disparu d'Adelhofen, la banlieue maraîchère Sainte-Aurélie et Koenigshofen; c'était la plus importante de Strasbourg. Le patronage et les dîmes en furent donnés en 940 par Ruthard au chapitre de Saint-Thomas, et les chanoines de cette collégiale étaient tenus de se rendre chaque année en procession solennelle à Sainte-Aurélie la veille de la fête patronale pour y chanter les premières vêpres. Cet usage a duré jusqu'à la Réforme.
- Le chapitre de Saint-Pierre-le-Vieux prétendait autrefois posséder le corps de sainte Einbette, qui avait accompagné

Aurélie à Strasbourg au cours de sa maladie, et le chanoine Henri de Kirchberg y fit construire une chapelle en son honneur en 1489.

LA PROFANATION DU TOMBEAU

Quand la chapitre de Saint-Thomas passa à la Réforme, l'église Sainte-Aurélien fut soustraite au culte catholique et transformée en temple protestant. En 1524, quelques jardiniers, excités par les prêches des réformateurs, démolirent le tombeau qui se trouvait dans la crypte. Ils y trouvèrent des reliques que mille années avaient respectées, les brûlèrent et dispersèrent les cendres. Puis ils se vantèrent de leur action comme d'un triomphe sur l'idolâtrie. Malgré cela, la vénération pour sainte Aurélie n'a jamais cessé en Alsace.

AUJOURD'HUI

La tour massive du temple actuel remonte à l'époque romane. La seule relique qui subsiste est une phalange du doigt: elle vient de l'ancienne Chartreuse de Koenigshofen qui fut transférée en 1600 à Molsheim. Elle se trouve actuellement dans l'église paroissiale de Bischofsheim, dont Aurélie est la patronne (ainsi que de celle de Lalaye dans le Val de Villé). Dans la cathédrale de Strasbourg, un vitrail du début du XIIIe siècle représente notre sainte en un riche costume d'épousailles, une palme à la main. Certains pensent qu'Aurélie a été une femme du lieu, sans doute d'origine méridionale, qui a fait construire une chapelle au milieu des jardins et lui a laissé son nom à la manière romaine.

SOURCES

- Abbé HUNCKLER, Histoire des saints d'Alsace, 1837
- Chanoine Jules BILLING, Die Heiligen der Diözese Strasbourg, 1957
- Abbé Joseph GRUSS, Die Heiligen des Elsass, 1931
- Chanoine Médard BARTH, Archiv für elsässische Kirchengeschichte, XI, pp.64-67.

Pierre E R N Y

S A I N T E H U N A

Quand de Ribeauvillé on suit la "Route du Vin" en direction de Colmar, on voit apparaître au bout d'un kilomètre une des images les plus typiques de l'Alsace: l'église fortifiée de Hunawihr au milieu du vignoble. C'est une des rares qui servent en même temps au culte catholique et au culte protestant. Au village de Hunawihr est liée, comme son nom l'indique, l'histoire de sainte Huna, qui a vécu au VII^e siècle et qui était apparentée à sainte Odile.

HUNO ET HUNA

Les nobles époux Huno et Huna habitaient un château situé entre Ribeauvillé et Zellenberg. D'origine franque, leur domaine s'étendait aux villages voisins de Mittelwihr, d'Ingersheim et de Siegolsheim, et ils le dotèrent d'une église dédiée à l'apôtre saint Jacques le Majeur.

L'histoire de ce couple est intimement liée à celle de l'évêque puis ermite saint Déodat (sankt Didel, saint Dié...). De nombreuses traditions contradictoires existent à propos de ce dernier. Elles en font un ancien évêque de Nevers qui, poussé par une vocation à la solitude, s'est rendu dans les Vosges et en Alsace. On trouve ses traces à Rambervillers, dans la forêt de Hagenau, à Ebersmunster, au village qui en son honneur s'appelle Le Bonhomme (= l'homme bon), en la ville de Saint-Dié à laquelle il a laissé son nom. Il nous faudra revenir un jour sur cette histoire.

Mais Déodat a séjourné aussi comme ermite sur le territoire dépendant de Huno, sans doute près d'Amerschwihr, de Katzenthal ou d'Ingersheim, la tradition n'étant pas d'accord sur l'emplacement exact de sa cellule. Il se lia d'amitié avec les maîtres du lieu. Huna le prit comme conseiller et père spirituel.

Durant de longues années, le couple seigneurial ne put avoir d'enfant. Comme une autre Anne, Huna implora Dieu, et ses vœux furent exaucés. Un garçon lui naquit. Déodat le baptisa et lui donna son nom, et sa mère le consacra au service des autels. Son éducation fut confiée au monastère d'Ebersmunster; il y devint moine et y mourut vénéré comme un saint; mais l'histoire n'en dit pas plus.

L'évêque-ermite Déodat eut à souffrir toute sa vie de jalousies et de calomnies, et chaque fois il s'éloigna du lieu pour trouver la paix dans une solitude encore plus profonde. Du fait de ses relations amicales avec les maîtres du lieu, on fit courir des bruits mettant en cause sa vertu, selon une tradition du village de Hunawihr. Bien que Huno lui eût offert une propriété pour s'établir, il préféra partir en secouant la poussière de ses pieds. Il remonta la vallée soit de Kayzersberg, soit de Sainte-Marie-aux-Mines, s'établit peut-être au Bonhomme, puis s'installa sur l'autre versant des Vosges, au confluent de deux rivières. Le monastère qui naquit ainsi s'appela de ce fait La Jointure, et ce fut l'origine de la ville de Saint-Dié.

La légende raconte que dans les débuts de son établissement en Lorraine, Déodat était démuné de tout. Huno eut un songe où il vit la situation critique dans laquelle se trouvait le saint ermite et ami. Il chargea quelques bêtes de somme du nécessaire, et celles-ci partirent toutes seules à travers des forêts sauvages, comme guidées par une main invisible, jusqu'à la cellule du solitaire.

Comme Huna n'avait pas d'enfants à qui transmettre ses terres et ses biens, elle en fit profiter largement ses monastères préférés, Ebersmunster et Jointure, qui eurent ainsi des domaines à Mittelwihr et à Siegolsheim.

LA SAINTE LAVANDIERE

L'image que le peuple a gardé de Huna est celle d'une bienfaitrice et d'une consolatrice. Voici ce qu'en écrivait l'abbé Hunckler dans son Histoire des saints d'Alsace (1837):

"On admirait en elle une tendre compassion envers les pauvres et les malheureux. Son château était l'asile où se réfugiaient les nécessiteux de la contrée; car elle ne leur fit pas seulement des largesses en argent, elle soignait leurs infirmités, leur rendait les services les plus bas, et on a montré longtemps après sa mort, une fontaine où elle ne rougissait pas d'aller laver les habits des pauvres; ce qui lui fit donner le surnom de sainte Lavandière.

"Oh! que les grands du monde s'élèvent devant Dieu, en s'abaissant ainsi devant leurs semblables! Hunne appartenait à la première famille d'Alsace, elle comptait parmi ses parents les monarques qui gouvernaient la France, et elle ne crut pas se déshonorer en secourant le malheur, en soulageant la misère de son prochain et en essuyant les larmes de ceux qui étaient dans la peine. On dit que ses

appartements étaient souvent remplis d'une foule de pauvres, qui étaient venus de loin lui exposer leurs peines. Hunne les recevait toujours avec une bienveillance extrême qui touchait tout le monde, tâchant de les consoler, d'améliorer leur situation et y contribuant de tous ses moyens. La confiance que le peuple avait mise en elle allait à un tel point, qu'on l'établissait souvent arbitre des différends, et qu'on se soumettait à ses décisions sans murmure" (pp. 107-108).

En quittant aujourd'hui le village de Hunawihhr du côté de la plaine, on voit à droite la large fontaine dédiée à la sainte. La source qui l'alimente semble déjà avoir servi à des thermes romains à cause de sa teneur en minéraux et de la valeur curative de son eau. La température de celle-ci fait qu'elle ne gèle jamais, même aux plus grands froids. Selon une légende, c'est saint Déodat qui fit jaillir l'eau en frappant le sol de son bâton.

Dans la mémoire populaire, sainte Huna est celle "qui lave", celle qui soulage et enseigne la propreté de l'âme et du corps, celle qui ne croit pas indigne de son état de faire la lessive pour les autres, celle aussi qui apprend comment "laver le linge sale en famille"... Sur son petit âne, dit-on, elle allait jusque dans les fermes les plus éloignées pour soigner les malheureux et leur apporter son soutien. La relation entre le couple Huno-Huna et l'ermite Déodat offre un bel exemple d'amitié spirituelle.

MORT ET RAYONNEMENT

On ne connaît pas l'année de la naissance au ciel de sainte Huna, mais de l'avis général elle ne peut se situer qu'à la fin du VIIe siècle.

La plupart des historiens pensent que le village de Hunawihhr s'est développé autour du château. Mais il s'agit là sans doute d'un de ces établissements humains qui remontent à la préhistoire, comme il y en a beaucoup au pied des collines vosgiennes, surtout qu'une source aux propriétés remarquables, peut-être chaude autrefois, ne pouvait qu'attirer la population. Le toponyme a une résonance celtique (hun veut dire "haut").

Selon la tradition, Huna a été tenue pour sainte par la vox populi dès son vivant, et fut immédiatement après sa mort objet de vénération.

Huno et Huna furent ensevelis dans l'église qu'ils avaient fait construire.

CULTE

Peu après 1200, l'église de Hunawihl fut restaurée, et le tombeau de la sainte fut transféré sous le clocher, devenant un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté. Vers 1520, le chapitre de Saint-Dié décida de procéder à de nouvelles constructions, mais les événements dramatiques qui se préparaient en empêchèrent l'achèvement. Les reliques furent déposées dans une crypte aménagée à cet effet.

La même année, le duc de Wurtemberg pria le pape Léon X de procéder à la canonisation solennelle de Huna. La demande fut acceptée, et celle-ci inscrite dans le catalogue officiel des saints. A la suite de cet acte, l'évêque de Bâle fit exposer son corps à la vénération publique; le 15 avril 1520, un dimanche de Quasimodo, il bénit les reliques en présence de plusieurs prélats et de deux mille fidèles, accourus de toutes parts pour implorer la protection de cette ancienne bienfaitrice de l'Alsace. Comme on ignorait le jour de sa mort, la fête a été fixée au 15 avril, date de la translation des restes.

LES TROUBLES DE LA REFORME

Les événements dramatiques provoqués par la Réforme ont touché durement le paisible village de Hunawihl.

Dès 1525, durant la guerre des paysans, les rebelles ouvrirent et profanèrent le tombeau, mais laissèrent intacte la châsse qui contenait les reliques.

En 1549, Hunawihl passa au protestantisme. La châsse fut alors brisée, les ossements disséminés un peu partout ou incinérés, et l'antique fontaine, qui se trouvait près de l'église, comblée. Un terme devait ainsi être mis au culte de la sainte.

La guerre de Trente Ans exerça ses ravages là comme partout ailleurs. En 1687, la commune ne comptait plus que douze habitants. C'est alors que les catholiques obtinrent à nouveau le droit de se servir du chœur de l'église. Depuis cette date, catholiques minoritaires et protestants l'utilisent d'un commun accord. Sous sa forme actuelle, elle date de 1525. Sous la sacristie se trouve une crypte, et sur son front ouest subsistent quelques vestiges de l'ancien château.

Depuis 1520, le chapitre de Saint-Dié possédait comme relique de la sainte un important ossement du bras. En 1792, un fragment en fut cédé à la paroisse de

la ville. En 1934, l'évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, exprima le souhait qu'une parcelle en fût donnée aux Scouts de France pour leur église, le Dompeter, à Avolsheim près de Molsheim.

Ce n'est qu'en 1865 que la fête de sainte Huna fut introduite dans le missel et l'office du diocèse de Strasbourg. Voici le texte de la collecte:

"O Dieu, tu as marqué ta servante, sainte Huna, d'un étonnant amour pour les pauvres. Exauce nos prières, afin que nous soyons saisis par le même feu de l'amour et qu'ainsi nous parvenions jusqu'à Toi, qui es Amour. Nous Te le demandons par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen."

En 1879, lors d'une restauration de l'église, on découvrit sous le crépi des fresques reproduisant, selon A. Scherlen, quinze scènes de la vie de Huna et de Déodat, les seules sur ce thème. La représentation de leur couronnement revient à un autre artiste et remonte à l'époque de la canonisation.

ANNEXES DOCUMENTAIRES

1. Notice au sujet de Hunawîhr donnée par J.D.Schoepflin dans L'Alsace illustrée, 1851, tome III.

"Hunonis-Villa, aujourd'hui Hunaweyr, localité importante de l'Alsace, située entre Ribeauvillé et Riquewihr...Elle doit son nom et son origine à un certain Hunon qui vivait vers le milieu du septième siècle. Hunon avait une femme du nom de Huna. Saint Dié vint lui rendre visite lors de son voyage en Alsace, et Richer de Senones a raconté très au long les détails de cette entrevue. C'est la seule mention que nous trouvions de Hunonis-Villa sous la période francique" (p.482).

2. Hunawîhr dans Perles d'Alsace d'Auguste Scherlen, tome I, 1926

"Entre Ribeauvillé et Riquewihr s'élève, d'une façon particulièrement pittoresque, sur une colline qui avance dans la plaine, au milieu d'un cimetière, le meilleur modèle de son genre en Alsace, une église qui a toujours retenu l'attention des connaisseurs, maison de Dieu qui primitivement appartenait au chapitre de Saint-Dié. L'origine et l'importance de l'agglomération qui entoure l'église sont attribuées à sainte Hune et son époux, le comte Huno, dont la vie a été présentée, par le membre du chapitre de Saint-Dié, Jean Heckel-Herculanus, de Plainfaing, surtout, embellie de certains traits qui appartiennent à la légende.

"Ajouterai-je que beaucoup d'écrivains, même catholiques, ne croient pas en l'existence de sainte Hune et aux relations qu'elle eut avec saint Dié, qui mourut le 19 juin 679 ?

"La relation que nous donne la chronique d'Ebersheimmunster (XIIe siècle), loin d'avoir été démentie, se trouve confirmée, en ce sens qu'en n'admettant point les relations de Hune avec saint Dié, il est inexplicable pourquoi le couvent de Saint-Dié possédait des biens à Hunawihr, Sigolsheim, Mittelwihr et Ingersheim. L'empereur Henri V déjà confirma à l'abbaye, en 1114, le droit patronal sur l'église de "Huniville". Notons, cependant, que dans une bulle de 1123, le pape Calixte II fait allusion à un document beaucoup plus ancien, une charte provenant du pape Léon IX, qui n'existe plus aujourd'hui. Sainte Hune serait morte à la fin du VIIe siècle. Les archives de l'hôpital de Colmar mentionnent, sous H 10, en 1334, à Hunawihr, un "sante hunen burnen" (fontaine Sainte-Hune). Le pape Léon X reconnut en 1519 que la vénération traditionnelle de la sainte était de droit...

3. C. Mündel, Les Vosges , éd. 1904, p. 465

"Le village tient probablement son nom de la riche châtelaine Huna, parente du duc Etichon, laquelle a, parmi les saintes d'Alsace, le même rôle que sainte Elisabeth en Thuringe. "Une fontaine, versant abondamment l'eau fraîche par quatre tuyaux, lui est consacrée et s'appelle la fontaine de Huna. Or, dans une année de disette, on vit le vin couler par les quatre tuyaux, un soir qu'on voulait abreuver les chevaux et les vaches. On accourut avec des baquets et des tonneaux et chacun s'en procura en abondance pour toute l'année, et ce vin était supérieur au meilleur que le vignoble eût jamais produit" (Stoeber)."

4. "Der Hunabrunnen und die Hunawiese", in: Paul Stintzi, Die Sagen des Elsasses , 1940, pp. 91-92

"Der heiligen Huna, der edlen Wäscherin zu Hunaweier, ist ein reichlich fliessender Brunnen am Dorfausgang Zellenberg zu geweiht, der Hunabrunnen. Dort soll die Heilige für die Armen gewaschen haben. In einem weinarmen Jahre traf es sich einmal, dass aus allen Röhren Wein floss, als man abends die Kühe tränken wollte. Man strömte herbei mit Zubern und Fässern und Logeln, und jeder versorgte sich damit fürs ganze Jahr. Und der Wein war besser als der Beste, den man je in der Gegend gefunden hatte.

"Abwärts vom Dorf liegt die Hunawiese, früher ein Eigentum der Heiligen. Sie hält sie noch immer in ihrem Schutz und lässt sie durch ihre Diener bewachen. Ein Bauer vermäss sich einmal, zur Nachtzeit Bandweiden auf der Wiese zu stehlen. Als er sie zu einem Bündel zusammengeschürzt hatte und auf

dem Rücken forttragen wollte, wurden sie ihm so schwer, dass er unter ihrer Last zusammenbrach und sie nicht fortbringen konnte. Er musste ohne die Weiden heimkehren und obendrein wurde er von unsichtbaren Händen so lange geschlagen, bis er atemlos vor seiner Hütte zusammenfiel."

5. Notice sur Hunawihr dans R. Oberlé et L. Sittler, Le Haut-Rhin. Dictionnaire des communes, 1981, pp. 647-649.

"Toponymie: Hunniville 1114, Hunewilre 1122, 1268, Hunnenwilr 1291, Honewilre 1278, 1306, Hunonisvilla (XIIIe s.), Hunewilr (XIIIe s.), Hunwilr 1341, Hunnewilr 1522. Le nom vient de Hunon et de sa femme Huna, personnages légendaires du VIIe s.

"Origine ancienne (VIIe, VIIIe s.). Selon la tradition, donation de la localité avec l'église à saint Déodat (Vita sancti Deodati, Xe s.) par le propriétaire Hunon. La propriété de l'abbaye de Saint-Dié fut confirmée par l'empereur Henri V en 1114. Destruction du village par les Colmariens en 1291. Au XIIIe siècle, il était propriété des seigneurs de Horbourg et, après eux, des comtes de Wurtemberg (1324); il faisait partie de la seigneurie de Riquewihr comme bien allodial...Grandes calamités pendant la guerre de Trente Ans et pendant les décennies suivantes...

"Histoire religieuse: L'église (avec une grande ferme) appartenait au chapitre de Saint-Dié par don de Hunon. L'empereur confirma cette propriété en 1114, l'évêque de Bâle en 1122 et le pape en 1123. La dîme et le droit de patronat relevaient également du chapitre de Saint-Dié. La paroisse, placée sous le vocable de saint Jacques Majeur, faisait partie du chapitre rural Ultra Colles Ottonis de l'évêché de Bâle. La paroisse avait en 1441 un recteur, un vicaire, un prmissarius et un chapelain.

"Les ossements de Huna, déclarée sainte par le pape Léon X en 1519 étaient conservés dans la crypte et furent exposés en 1520. Ils justifiaient au début du XVIe siècle le succès du pèlerinage; les pèlerins apportaient des poules lors des fêtes de la sainte. Mais lors de l'introduction de la Réforme ses ossements furent brûlés (1540).

"La Réforme fut introduite par les comtes de Wurtemberg, d'abord calviniste (vers 1535), puis luthérienne (1559), mais le culte catholique persista...En 1687, introduction du Simultaneum; comme il y avait alors douze familles catholiques, le chœur leur fut réservé. Aujourd'hui encore, l'église sert aux deux cultes. La population de Hunawihr est actuellement mi-catholique, mi-protestante. Une école (protestante) fut créée par la Réforme; les noms des instituteurs sont connus dès 1564. En 1769, le maître, ancien cor-donnier, donnait l'enseignement à 80 élèves; il avait également ouvert une école privée où l'on enseignait

le français.

Patrimoine artistique: L'église en haut d'une colline, date de différentes époques. Le clocher carré, dont le bas servait de chœur à l'église primitive, date du XIVe s., peut-être du XIIIe; l'église est du XVe s., elle fut agrandie par un chœur du gothique flamboyant en 1524. L'ouverture du clocher montre des fresques qui représentent différentes scènes de la vie de saint Nicolas; elles datent de 1492. La nef, flanquée d'un seul collatéral, est une grande salle avec plafond; le chœur a de belles nervures gothiques en forme d'étoile, la chaire très originale fait corps avec le pilier. L'église est entourée d'un cimetière fortifié, le plus bel exemple de ce genre en Alsace. Il est entièrement conservé, avec ses six bastions semi-circulaires. Ce cimetière remonte au début du XVIe s., mais a sans doute remplacé une construction plus ancienne.

6. Notice sur Hunawihr in: J. Legros, Guide Kronembourg de l'Alsace authentique, 1978, p. 372:

"A Hunawihr, au pied de l'église fortifiée se trouvent réunies toutes les conditions qui permettent de méditer sur l'histoire et la signification du vignoble. Le paysage est empreint de spiritualité et d'une grâce mystérieuse dont il est difficile de s'abstraire. La curieuse et magnifique église fortifiée du XVIe siècle détache sa silhouette dans le ciel au coeur même du vignoble dont elle accepte indéfiniment l'assaut et l'hommage. Jamais le symbole du vin, son utilisation mystique dans l'église et les paraboles de la vigne ne se sont trouvés aussi étroitement unis et évidents que sur cette petite colline...

"On retrouve dans la localité un peuple de vigneron qui a hérité des qualités de ses ancêtres. La légende a naturellement fleuri. Une année, la saison ayant été mauvaise, le raisin fut insuffisant. Mais l'eau de la fontaine, comme au miracle de Cana, fut changée en vin et les habitants purent faire leurs provisions..."

Autrement dit, dans ce guide de "l'Alsace authentique", l'atmosphère mystique reste, mais la sainte du lieu s'est évaporée. De quelle authenticité s'agit-il ?

CONCLUSION

Les données historiques anciennes étant des plus ténues, elles peuvent donner naissance, comme le montrent les documents cités, à des interprétations divergentes. Notre but n'est pas d'entrer dans ces discussions. Au moment où l'Alsace a pris forme, au moment où elle a commencé à se forger sa personnalité, une femme

toute simple était là, une "lavandière", du même sang qu'Odile, et elle a veillé sur une population fragile. On ne connaît aucun miracle qu'elle aurait fait de son vivant, et pourtant ce petit peuple de vigneron l'a adoptée d'emblée comme patronne céleste. Sa droiture, sa bonté, son humilité ont été tellement vraies qu'elles ont éclaté comme autant de miracles.

Comme pour Aurélie, nous sommes là en présence d'une femme canonisée par la vox populi, mais dont historiquement on ne sait quasiment rien. Comme Aurélie, Huna est liée à un lieu de culte dont elle a sans doute été la donatrice et qui a perpétué son nom.

Bibliographie

- Joseph Gruss, Die Heiligen des Elsasses, 1931
- Jules Billig, Die Heiligen der Diozese Strasburg, 1957
- Abbé Hunckler, Histoire des saints d'Alsace, 1837
- E.L. Hôte, Saints de Saint-Dié, 1886
- A.M. Burg, "Sainte Huna: sa légende, son historicité et son culte", Archives de l'Eglise d'Alsace, 1946, pp. 27-64
- J. Rott, "La légende de saint Nicolas et les fresques de l'église de Hunawihr", Archives de l'Eglise d'Alsace, 1947-1948, pp. 309-312.

"HUNAWIHR, EGLISE FORTIFIEE, OU "LE REMPART QU'EST NOTRE DIEU" A PRIS UNE FORME VISIBLE"

Robert Redslob

S A I N T L U D A N , P E L E R I N

Quand on quitte Strasbourg par la route nationale en direction du Sud, on ne peut pas ne pas être frappé d'apercevoir sur sa gauche, au croisement de Hipsheim, une belle église d'allure romane isolée du village. Qui se donne la peine d'entrer, y découvrira le tombeau d'un de ces étonnants personnages, nombreux autrefois en Orient comme en Occident, pèlerins perpétuels, vagabonds de Dieu, "fous en Christ", aurait-on dit en Russie, cachant sous des allures de clochards, parfois leur noble origine, toujours une quête particulièrement ardente de l'Absolu. C'est peut-être à la Règle de saint Benoît, qui a si merveilleusement façonné la vie religieuse d'Occident en des temps de bouleversement social et d'invasions en prêchant la "stabilité" et en combattant les "gyrovagues", que l'Eglise latine doit de n'avoir accordé que peu de considération à ces saints errants si populaires ailleurs, le sommet étant atteint par les sanyassi de l'Inde. De saint Alexis à saint Benoît Labre, cette forme de vie ne s'est pourtant jamais éteinte dans nos régions, et le saint du carrefour de Hipsheim en est un bel exemple. Son nom est Ludan (sankt Lotte en alsacien).

Peut-être qu'en passant par là, cela vaudrait-il la peine de s'arrêter un jour et d'entrer dans la petite église. La porte en est-elle fermée? Il suffit de demander la clé aux religieuses polonaises qui habitent à côté, au bord de la route.

UNE BIOGRAPHIE BIEN MAIGRE

Ludan naquit en Ecosse. Il était fils du comte Hiltibold. A la mort de ses parents, un riche héritage lui échut. Il ne voulut rien en garder pour lui-même. Il en fit bénéficier un monastère et fonda un vaste hospice pour l'accueil des malheureux de toute sorte, étrangers, pèlerins, aveugles, paralysés, estropiés, etc. Mais sa vocation à lui était ailleurs. Il résolut d'aller en pèlerinage à Rome pour vénérer les tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Peut-être a-t-il également été en Terre Sainte.

Sur le chemin du retour, il passa par l'Alsace. Epuisé par ses voyages, il s'assit pour se reposer sous un arbre situé entre les deux villages de Nort (Nord-

house) et Hipsh (Hipsheim). Il s'y endormit pour ne plus jamais se réveiller.

Dans le baluchon qu'il portait sur lui on découvrit un écrit ainsi formulé: "Je m'appelle Ludan. Je suis le fils du comte d'Ecosse Hiltibold. Je suis né chrétien, et c'est par amour pour Dieu que je suis devenu un pauvre pèlerin."

C'était le 16 février 1202.

LEGENDES

La légende s'empara immédiatement de l'événement.

Dieu aurait révélé à Ludan l'imminence de son décès. Celui-ci demanda alors le Saint Viatique, et la communion lui fut donnée par un ange.

A peine eût-il rendu son dernier souffle que les cloches de Nordhouse et de Hipsheim commencèrent à sonner toutes seules. Les habitants se mirent à chercher la cause de ce fait merveilleux et trouvèrent le corps inanimé du pieux pèlerin, dégageant un parfum suave. Personne ne connaissant l'étranger, on fouilla sa sacoche et on trouva la feuille qui indiquait son identité.

Mais voici qu'une querelle s'éleva entre les deux villages pour savoir lequel abriterait la tombe du saint. Comme aucun accord ne put être trouvé, ils s'en remirent à l'arbitrage de l'abbé d'Ebersmunster qui passait justement par là. Il leur conseilla de faire appel au jugement de Dieu. On déposa le corps sur une charrette, on y attela un jeune cheval non encore dressé, et on laissa faire la bête. Très calmement, celle-ci se dirigea vers l'église située au bord de la grande route menant de Strasbourg à Benfeld (église appelée Scheerkirche parce qu'elle était située à côté du Scheerbach, et consacrée à saint Grégoire). L'animal s'y arrêta, et rien ne put le décider à poursuivre sa route. Tout le monde y vit un signe céleste. C'est donc là que le pèlerin Ludan trouva sa dernière demeure.

La ferveur populaire investit immédiatement le tombeau du saint, et celui-ci devint un lieu de pèlerinage très fréquenté, aux nombreux miracles. Il était d'usage de dire une prière sous le monument dressé en son honneur. On l'implore tout particulièrement pour obtenir la grâce d'une bonne mort.

HISTORIQUE DU PELERINAGE

Lorsqu'en 1632 les Suédois assiégèrent Benfeld, la Scheerkirche fut dévastée, et on mit à sa place un bureau d'octroi. La tombe fut délaissée et les reliques disparurent. Mais dès le retrait des armées ennemies, l'église fut restaurée et le pèlerinage refleurit.

On peut voir aujourd'hui le monument tombal avec une inscription datant de 1492. La légende de saint Ludan est représentée par un tableau du XVII^e siècle. Le nombre des ex-votos témoigne de la ferveur des pèlerins. Dans le cimetière de Nordhouse, une chapelle lui est dédiée, et l'on y trouve le tronc du vieux tilleul sous lequel il serait mort.

L'iconographie traditionnelle le montre en habit de pèlerin, mourant sous un arbre.

Saint Ludan est fêté le 16 février, et le principal pèlerinage a lieu le 25 août.

Voici la collecte du jour:

"O Dieu, tu as appelé le saint confesseur Ludan aux joies éternelles, lui qui par amour pour toi a quitté sa patrie; par ses mérites, accorde nous la grâce de voir nos âmes, le jour où elles quitteront le corps, parvenir dans la patrie céleste. Nous te le demandons par Jésus le Christ notre Seigneur. Amen".

BIBLIOGRAPHIE

- Abbé HUNCKLER, Histoire des saints d'Alsace, 1837
- Joseph GRUSS, Die Heiligen des Elsasses, 1931
- Jules BILLING, Die Heiligen der Diözese Strasburg, 1957
- X. OHRESSER, Die Wallfahrt zum heiligen Ludanus, 1949
- Der fromme Wallfahrer nach Sankt Ludan (Wallfahrtsbüchlein)
- Die Wallfahrt Sankt Ludan bei Hipsheim, Elsässer-Kalender 1918

RECENSIONS

Reboul (Olivier), Introduction à la rhétorique; théorie et pratique, Paris, PUF, 1991, 238 p., collection "Premier cycle".

Olivier Reboul est certainement l'un des enseignants les plus productifs de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg. Ce maître universellement reconnu de la philosophie de l'éducation s'est attaché au cours des années à des sujets qui intéressent directement les sciences sociales, sociologie et ethnologie, et il en a tiré des ouvrages toujours très stimulants et utiles, remarquables par leur clarté, la manière limpide dont une matière difficile est assimilée et présentée: l'homme et ses passions, le problème du mal, la nature de l'éducation, l'endoctrinement, le slogan, langage et idéologie, le langage et les valeurs de l'éducation, la nature de l'apprentissage. Depuis quelques années il a lancé dans notre maison un important et actif groupe de travail sur la rhétorique, sa théorie et sa pratique. Plusieurs travaux ont été publiés dans ce cadre par les Presses Universitaires de Strasbourg. Un "Que Sais-Je ?" est sorti en 1990 et à présent, voici un très beau manuel d'introduction destiné aux étudiants à leur entrée à l'Université, comme l'indique le titre de la nouvelle collection lancée par les PUF.

"La rhétorique est l'art de persuader par le discours; c'est aussi la théorie de cet art, créée par les Grecs et constitutive de notre humanisme. Après une longue éclipse, elle est revenue en force de nos jours, au point qu'on l'étend à l'image, au film, à la musique, à l'inconscient." Présentée ainsi, il est d'abord évident que personne ne peut s'en passer, et ensuite que de savoir analyser ses procédés et en particulier les différents types d'argumentation est de première utilité à tout praticien des sciences sociales.

Au fil de l'ouvrage, on apprendra comment la rhétorique est née chez les Grecs, ce qui la distingue de la dialectique, quelles sont les articulations internes de son "système" (heurèsis, l'invention; taxis, la disposition; lexis, l'élocution, et hypocrisis, l'action, le geste, la mimique), quelles ont été les causes de son déclin et quelle en est la situation éclatée aujourd'hui. Un chapitre est consacré à l'argumentation, un autre aux figures précisément appelées "de rhétorique" (figures de mots, de sens, de construction et de pensée). Trois chapitres, enfin, portent sur la lecture rhétorique des textes, le repérage des arguments et des procédés à l'oeuvre. Un glossaire reprend enfin les nombreux termes techniques qu'utilise traditionnellement la rhétorique: qui n'a besoin de temps à autre de vérifier ce qu'est une allégorie, une métaphore, une métonymie, une hyperbole, une litote, une synecdoque, etc ?

Ce livre écrit avec vigueur et verve est plus qu'un simple manuel purement technique. On ne s'y ennue à aucun moment.

Et personne ne dira qu'il n'en a pas retiré l'envie d'aller plus loin. Plus d'un, au contraire, se demandera pourquoi ces choses si fondamentales ne font pas partie de la formation de base de nos étudiants en quelque discipline que ce soit.

Tous ceux qui connaissent Olivier Reboul prendront sans doute plaisir aux quatre photos qui ornent en petit et en grand la couverture. On ne se doutait pas qu'il était à tel point photogénique.

Pierre ERNY

RECENSION

L'iconographie copte contemporaine , numéro 19 de la revue Le Monde Copte ("revue semestrielle de culture égyptienne") 5, rue Champollion, 87000-Limoges.

La très belle revue Le Monde copte que publient à Limoges Ashraf et Bernadette Sadek vient de consacrer ses deux dernières livraisons à l'icône copte, le n. 18 à son histoire, le n. 19 à sa pratique actuelle. Tous les amateurs d'icônes trouveront là une documentation remarquable, actualisée et vivante, avec de magnifiques reproductions en couleur. Nous sommes habituellement plus familiers de l'iconographie d'origine byzantine, mais quand ces autres formes d'art sacré, liées à d'autres cultures, aux principes différents et connaissant aussi un usage liturgique différent, seront mieux connues, on en viendra sans doute à les apprécier au même titre. Les Coptes sont aujourd'hui répandus dans le monde entier, dans les pays d'Europe, en Amérique, en Australie, etc, et partout ils font preuve d'une vitalité religieuse remarquable, édifiant églises et monastères, y faisant revivre un art millénaire et y célébrant ces liturgies sans fin dans lesquelles on entre petit à petit au rythme de mélopées sans âge. Le dernier numéro a surtout l'avantage de présenter des iconographes actuels, moines et laïcs, et à leur faire commenter leurs oeuvres. Le monde copte a longtemps été un domaine pour archéologues; il l'est toujours, certes, mais aujourd'hui ce peuple, qui représente la plus grosse minorité chrétienne du Proche-Orient, connaît une sorte d'explosion sous la conduite de son non moins explosif "pape", l'amba Chenouda III, qui fait que tout le monde s'y intéresse, depuis l'ethnographe jusqu'au politologue. Signalons que le même numéro contient aussi les textes résultant des travaux de la commission mixte de dialogue théologique entre les Eglises orthodoxes (de la lignée byzantine) et les Eglises orthodoxes orientales (dites préchalcédoniennes). Après un millénaire et demi d'exclusions et d'anathèmes, voici qu'elles dressent le constat de leur foi commune. Pourquoi, peut-on se demander, leur a-t-il fallu si longtemps pour admettre que dans le fond rien ne les séparait vraiment ? C'est que dans ces divisions la théologie ne servait habituellement que de prétexte à des oppositions qui étaient en fait culturelles et politiques. Aujourd'hui, où le contexte est favorable à leur dépassement, des griefs que pendant des siècles on tenait pour insurmontables tombent comme d'eux-mêmes. Pratiquement, il faudra désormais se souvenir que les Coptes n'aiment plus du tout qu'on les traite de "monophysites", comme le dit A. Sadek: "L'Eglise copte orthodoxe professe avec insistance un Christ pleinement homme et pleinement Dieu, dont "l'humanité n'a jamais été séparée de la divinité, même l'espace d'un clin d'oeil" (liturgie copte). Cette orthodoxie de l'Eglise copte est largement attestée par la tradition de l'icône, qui témoigne de siècle en siècle de sa foi en l'incarnation" (p. 128).

Pierre ERNY, Université Strasbourg II

RECENSION

Lave (Jean), Cognition in practice. Mind, mathematics and culture in everyday life , Cambridge, Cambridge University Press, 1991 (1988, 1989), 214 p.

La bibliographie de cet ouvrage montre, par la quasi absence de références à une littérature technique de langue française, que les recherches en psychologie cognitive dans le domaine des mathématiques de la vie quotidienne sont le fait essentiellement d'Anglo-Saxons. J. Lave travaille sur ces questions depuis bientôt une vingtaine d'années, en particulier en Afrique de l'Ouest, en observant entre autres des tailleurs libériens. Elle a publié avec B. Rogoff en 1984 Everyday Cognition; its development in social context (Harvard University Press), portant entre autres sur l'analyse des calculs que font les clients d'un supermarché, les quantifications que pratiquent des personnes soumises à un régime alimentaire sévère ou la résolution de problèmes quotidiens dans une laiterie industrielle. Elle annonce la publication d'un autre ouvrage intitulé Tailored learning: apprenticeship and everyday practice among craftsmen in West Africa . Le but est toujours d'étudier comment les gens calculent de fait, indépendamment de l'apprentissage scolaire, quand ils ont été et quand ils n'ont pas été à l'école. Un des intérêts majeurs du présent ouvrage comme des précédents, c'est qu'il associe étroitement psychologie cognitive et anthropologie, tant au plan pratique que théorique.

ries "fonctionnalistes" dominantes en matière d'apprentis-
sage et de transfert d'apprentissage.

Pierre ERNY, Strasbourg